

Arnaud Dubois

Marc Guignard

Une pédagogie pour grandir.
Pédagogie institutionnelle et
approche groupale

Stéphanie Frigout

Dubois, A., Guignard, M. et le Groupe de pédagogie institutionnelle Paris-Créteil (GPIPC) (2022). *Une pédagogie pour grandir. Pédagogie institutionnelle et approche groupale*. Paris : L'Harmattan.

Si la pédagogie institutionnelle se définit comme une praxis, dans sa façon de concevoir l'articulation entre théorie et pratique, l'ambition de l'ouvrage est bien d'y contribuer. Fruit d'un travail collaboratif entre praticiens de la pédagogie institutionnelle, enseignants dans des niveaux de classe divers et tous membres du GPIPC (Groupe de pédagogie institutionnelle Paris-Créteil fondé par Arnaud Dubois), l'ouvrage fait se côtoyer monographies et écrits scientifiques dans un va-et-vient propice à un nourrissage réciproque.

Le lecteur y circule avec une aisance particulière, soutenu par l'accompagnement attentif de ses auteurs tout au long du livre ; la lecture même de l'ouvrage lui donne à éprouver, me semble-t-il, cette *pédagogie pour grandir* décrite au sens de « croissance psychique ».

Adressé aux professionnels de la pédagogie institutionnelle et à ceux qui

s'y intéressent, l'ouvrage permet de comprendre les enjeux et les modalités de mise en œuvre des institutions au sein des classes engagées en pédagogie institutionnelle. Il est également un outil précieux pour se représenter le travail mené hors de la classe, au sein du groupe, à partir de l'analyse de 11 monographies. Leur restitution participe de l'immersion du lecteur dans le travail collectif et progressif d'élaboration et donne à voir les cheminements féconds effectués par les enseignants et les élèves.

L'inscription de l'ouvrage dans « le courant psychanalytique de la pédagogie institutionnelle » (Dubois) justifie la référence à certains concepts développés dans les recherches de W.B Bion et de ses successeurs à propos de « l'appareil à penser ». Transposés dans le champ de l'éducation et de la formation, ces concepts donnent de nouvelles clés d'interprétation à une partie des processus inconscients à l'œuvre sur le plan groupal dans une classe institutionnalisée.

Le livre est organisé en trois chapitres qui invitent à considérer le fonctionnement de la pédagogie institutionnelle selon des approches variées et complémentaires. Le premier propose une entrée originale sur l'institution *Coin petit*. Pied de nez au coin qui continue de sévir dans certaines classes, le *Coin petit*, parce qu'il est présenté et défini par un ensemble de règles de fonctionnement auprès des élèves, prend tout son sens dans les classes. Il devient « un lieu favorable à la subjectivation », un espace en présence à distance, mais aussi une autorisation à régresser pour revenir

grandi, une « nouvelle naissance » (Imbert). Les auteurs proposent un premier tour d'horizon, en appui sur des monographies écrites antérieurement dans d'autres groupes, qui situe cette institution dans l'histoire de la pédagogie institutionnelle. Ces monographies travaillées et élaborées au sein des groupes, dont le GPIPC, deviennent de véritables outils de transmission et l'occasion d'une expérience subjective ou « clinique » partagée.

« Crèche », « Coin bébé », « Machine pour grandir », « Coin calme », « Coin petits », contrairement à d'autres institutions de la pédagogie institutionnelle, celle-ci impose un premier « acte de nomination » qui participe de son institutionnalisation au sein de la classe. Les monographies de Marie et d'Anne-Laure montrent à quel point le choix des mots et leur énonciation ont des effets dans les résonances qu'ils rencontrent chez les élèves, d'autant que le groupe n'est pas composé que de praticiens du primaire. Les enseignants du secondaire ont été sensibles à la façon de nommer cet espace, certains exerçant dans des classes ou dispositifs particuliers (dispositif pour enfants allophones, CLIS, classe de 3e à option découverte professionnelle). Il est intéressant de découvrir également les raisons qui ont poussé les enseignants à mettre en place cette institution dans leur classe.

Cet ouvrage ne fait pas l'impasse sur les difficultés rencontrées par les enseignants dans l'instauration du *Coin petit* ni sur les écueils possibles, par exemple le risque qu'il devienne « le réceptacle de l'enseignant » plutôt qu'un lieu qui aide l'élève à modifier

son comportement ou un espace qui préserve chacun de potentiels « passages à l'acte ». Je cède au désir de poser la question : à quand le *Coin petit* pour l'enseignant ?

Au sein du groupe de pairs, on traite du négatif, on s'y dit et on s'y livre avec ses déceptions et ses satisfactions. Les monographies sont autant de traces précieuses qui donnent à lire le réel de la classe au prisme du regard affecté de ses auteurs que d'inducteurs pour la mise au travail du groupe. C'est dans le maillage entre la pratique de classe et l'expérience clinique au sein du groupe, dans les allers-retours sur les lectures-écrites des monographies, que s'élabore une pensée, mais aussi une pratique de groupe sans cesse redéfinie et réinterrogée. Ces enchevêtrements et ces mouvements viennent rappeler qu'il y est question de l'humain et donc d'acceptation de l'incertitude dans la rencontre avec l'altérité, dans la classe et au sein du groupe de pairs. Ces rencontres à plusieurs niveaux et ces remaniements permanents viennent illustrer le processus même d'institutionnalisation et d'une formation toujours inachevée. La réflexion et le travail d'élaboration menés au sein du groupe de pédagogie institutionnelle font écho à ceux menés avec les élèves dans l'institutionnalisation du *Coin petit*.

Le deuxième chapitre, dont l'optique est toujours de mieux définir les enjeux de transmission au sein d'un groupe de pédagogie institutionnelle et le bénéfice psychique à y participer pour chacun de ses membres, propose de confronter deux monogra-

phies qui interrogent le silence d'un élève dans la classe et ses effets sur l'enseignant.

La première est celle d'Andrés, d'abord désarmé devant le silence de son élève Réda. Cette situation est d'autant plus troublante pour lui que les institutions qu'il met en place habituellement dans sa classe lui paraissent sans effet sur cet élève. Le travail du groupe de pairs en appui sur deux monographies écrites à quelques mois d'écart et sa participation à un entretien de recherche ont permis à Andrés de lier le mutisme de Réda à quelques éléments de son histoire personnelle, d'élaborer autour de ses éprouvés psychiques et de sortir de son état de sidération. La deuxième monographie, écrite par Marie, évoque une situation similaire avec Jérôme, un élève de CP. Elle se compose de deux parties : la première est très descriptive et factuelle, la seconde est davantage subjectivée et fait suite à un travail d'élaboration à partir de la précédente au sein du GPIPC. Tout comme son élève Jérôme s'autorise à rompre le silence, Marie s'autorise à dire ce qu'elle ressent, les effets du silence de Jérôme sur sa pratique et l'écho plus intime que son attitude rencontre chez elle.

Si la rencontre avec les parents de Jérôme accompagnés d'une interprète et les échanges avec la psychologue scolaire sont essentiels pour le déliement de la situation, on découvre également le rôle fondamental joué par les institutions dans la classe qui ont permis à Jérôme de trouver une place dans le groupe, d'abord simplement en signifiant sa présence silencieuse. Le récit de cette expérience

est aussi l'occasion de montrer combien dans ce type de pédagogie les élèves se sentent concernés par les difficultés de chacun, ici en trouvant des stratagèmes pour permettre à Jérôme de participer à la vie de classe et de se relier aux autres.

Le rapprochement de ces deux monographies ouvre encore sur une autre réflexion à propos de ce qui se transmet implicitement d'éléments psychiques dans le groupe, en écho aux « alliances inconscientes » dépliées par Kaës : « identification » et « rivalité fraternelle » sont potentiellement à l'œuvre dans le désir de se restaurer narcissiquement après s'être exposé au sein du groupe et avoir laissé émerger une certaine vulnérabilité.

Enfin, une autre richesse de l'ouvrage réside dans sa volonté de montrer combien la pédagogie institutionnelle peut se nourrir des apports d'autres professionnels ou d'autres courants théoriques, ici ceux de la clinique transculturelle, lorsqu'une situation singulière le nécessite. Le dénouage de certaines situations complexes s'origine dans la diversité de ces regards croisés.

Le dernier chapitre a pour ambition d'éclairer une partie des processus inconscients à l'œuvre sur le plan groupal dans une classe institutionnalisée par des notions théoriques empruntées à l'approche psychanalytique des groupes. Ces notions — la fonction *alpha* chez W-R. Bion puis son prolongement par la fonction *gamma* ou « fonction groupe » chez Corrao et Neri — sont transférées dans le champ scolaire pour penser les fonc-

tions d'une institution particulière de la pédagogie institutionnelle : le *Conseil*.

Afin d'ancrer le propos, le chapitre s'ouvre sur quelques éléments biographiques concernant Bion, son expérience de la guerre notamment et les influences de sa rencontre avec Rickman puis Klein. Sont abordés ensuite les concepts retenus quant à sa « théorie de l'appareil à penser » et leur transfert dans le champ de l'éducation et de la formation ; Blanchard-Laville les mobilise pour appréhender la notion de *rapport au savoir* notamment et Yelnik, Moll et Geffard pour penser les groupes au sein de la classe ou les groupes de pairs dans le cas de la pédagogie institutionnelle. Il est également fait référence à des chercheurs hors de l'espace francophone.

Les auteurs proposent ensuite de s'appuyer plus spécifiquement sur le concept de « fonction groupe » déplié par de F. Corrao et C. Neri, formulant l'hypothèse que l'exercice de cette fonction est favorisé par les institutions de la pédagogie institutionnelle dans les classes, qu'elle peut se faire le relai de la fonction *alpha* de l'enseignant et réciproquement.

L'appui sur la monographie d'Anne-Laure permet d'étayer les hypothèses formulées. Par rapport aux précédentes, cette dernière monographie s'inscrit dans une temporalité plus longue ; elle relate l'institution *Conseil* et son évolution sur une année en focalisant l'attention sur le changement de place et d'attitude de Joris au sein de la classe. Cette transformation est attribuée entre-autres à la « fonction groupe », c'est-à-dire aux effets du

discours du groupe, entendu comme une seule voix, sur Joris lors du *Conseil*. Se sentant autorisé par le groupe et l'enseignante à éprouver des affects qui se manifestent par des larmes devant les critiques qui lui sont adressées, Joris va pouvoir transformer ces affects en pensées puis en mots. Les auteurs font l'hypothèse que l'activité conjointe de « la fonction groupe » et de la fonction *alpha* de l'enseignante au cours du *Conseil* a eu pour effet de remobiliser la fonction *alpha* et l'appareil à penser de Joris.

Enfin, ce dernier chapitre rend compte de la richesse du *Conseil* ; loin d'être cantonné à un temps institué et une modalité orale, il se nourrit également d'écrits rédigés par les élèves entre les temps de rencontre, comme autant de traces que le groupe continue de se former et se transformer au prisme du vécu partagé au quotidien.

La clôture-ouverture de l'ouvrage corrobore les promesses de l'oxymore, celle d'une invitation à créer, confortant ce qui est soutenu à propos du mouvement perpétuel de la pensée et de la transmission partagée. « Œuvre ouverte », elle offre au lecteur, praticien de la pédagogie institutionnelle, éducateur ou formateur, l'opportunité d'un travail associatif, visible et moins visible, dans la confrontation avec sa propre pratique et subjectivité. Ainsi, tout le monde en sort *grandi*.

Denis Mellier

La vie psychique des équipes – Institution contenance et soin

Bernard Pechberty

Mellier, D. (2018). *La vie psychique des équipes – Institution contenance et soin*. Paris : Dunod.

Denis Mellier est Professeur émérite de psychologie clinique et de psychopathologie à l'université de Bourgogne Franche-Comté et membre de la Société Française de Psychothérapie psychanalytique de Groupe. On connaît ses travaux sur le bébé, sa famille, les professionnels, appuyés sur une longue expérience dans les institutions de la petite enfance. Son livre récent, « La vie psychique des équipes », mentionne à plusieurs reprises les éducateurs, les enseignants et les professionnels de l'accompagnement comme pouvant être concernés par l'ouvrage. En effet, le livre intéressera toute personne qui souhaite approfondir « la réalité psychique d'une équipe », pour reprendre les propos de l'auteur, dans une optique clairement affichée de psychanalyse groupale ouverte à la diversité des institutions.

La première partie a pour objet une « Approche théorique, l'appareillage psychique groupal et les liens institués ». Le premier chapitre – « Conflits de personnes et souffrance dans les équipes, huit propositions d'analyse » – décrit la perspec-

tive du fonctionnement d'équipe qui permet de saisir autrement les conflits de personnes. Des propositions d'analyse suivent et ce renversement de point de vue indique une voie nouvelle pour penser ces conflits. On voit là le passage d'une conflictualité psychique aux liens intersubjectifs d'un ensemble. Pour quiconque travaille en institution, ce changement de modalité d'analyse est immédiatement parlant.

Le second chapitre – « La conflictualité propre au travail de contenance d'une équipe, l'apport de W. R. Bion » – montre comment les apports de Bion, parmi d'autres, aident à saisir les différents niveaux d'une conflictualité et d'une dynamique propres à l'équipe. La notion de contenance est abordée dans sa richesse heuristique groupale qui sera mise au travail dans d'autres chapitres.

Le troisième chapitre – « L'hypothèse d'un appareil psychique d'équipe ; l'apport de R. Kaës » – définit la place de l'équipe comme une exigence de travail qui met en jeu les pulsions et les liens ; l'auteur insiste sur les actes de « recevoir, contenir, transformer » les souffrances des personnes accueillies dans des liens institués. C'est vers la notion d'un appareillage psychique d'équipe que les analyses de l'ouvrage convergent. L'auteur décrit ainsi la réalité d'un groupe qui « fait équipe », « travail psychique de lien que les sujets d'une équipe ont à accomplir dans une institution avec les personnes accueillies ». S'ensuivent des remarques sur le couplage, le devenir du travail de contenance, la place de l'histoire de l'équipe.

Le chapitre 4 – « Le cadre et le problème du changement institutionnel : Freud et ses héritiers » – articule les différents groupes humains reliés à l'idée d'équipe. « Le travail d'une équipe est un processus qui a pour cadre, le cadre institutionnel » écrit l'auteur. D. Mellier revient sur l'origine de ces réflexions psychanalytiques : Freud, bien sûr, avec « Psychologie collective et analyse du Moi » (1920), écrit un texte qui donne lieu à des interprétations plurielles, incompatibles si l'on s'en tient à une lecture seulement individuelle. Dans l'évolution de la pensée de Freud, à cette même époque, rappelle l'auteur, se forment de nouvelles définitions du Moi idéal, ou de l'idéal du Moi. L'auteur montre que les formations ordinaires, névrotiques ou psychotiques sont présentes et déposées dans le cadre : elles se différencient mais ne s'excluent pas nécessairement. Ces différentes composantes sont limitantes, enfermantes ou, au contraire, sécurisantes et ouvrantes. Le cadre réunit en effet des groupes très variés : les professionnels, les accueillis, les voisins ou les familles sont autant de groupements reliés ensemble dans « le fait institutionnel ». L'auteur nous guide alors vers l'idée de transitionnalité qui indique le mouvement, le processus et l'évolution du travail d'équipe. Ce chapitre propose des liens entre la foule originaire décrite par Freud et la question du cadre qui est reliée à l'activité de penser propre à une équipe, quand elle existe. Cette complexité s'appuie sur des éléments historiques utiles et synthétiques que l'auteur rappelle : les apports d'E. Jacques, de J. Bleger, de P. Fustier, ou plus récemment ceux de G. Gaillard,

par exemple, sur le « bien commun ». Ces développements montrent la variété des liens entre le cadre, les alliances inconscientes et la généalogie de l'institution. C'est bien la dimension groupale, riche de son évolution et de sa complexité et son ouverture aux changements anthropologiques et sociétaux, qui permet à une équipe de penser ses dispositifs, son cadre et sa vie psychique, dans leur spécificité. Le rapport avec les travaux de R. Kaës ou de W. Bion est présent dès le départ de l'ouvrage, sans en annuler d'autres.

La seconde partie de l'ouvrage – « Approche clinique et méthodologique du travail d'équipe » – nous fait entrer dans des situations cliniques où l'auteur témoigne de sa pratique et l'analyse : animation de groupes, groupes de parole, à médiation, ou d'analyse des pratiques. D. Mellier montre comment les dynamiques psychiques sont à chaque fois différentes ; il décrit l'ouverture de ces dispositifs qui conduisent à une double référence, vers une anthropologie des liens comme à l'appareil psychique individuel.

Bien des développements sont éclairants pour la réflexion clinique du lecteur : sur la temporalité mise en jeu dans les groupes d'analyse des pratiques ; ou encore, sur la différence entre le cadre, notion qui suppose des processus et des demandes, et le dispositif qui indique comment le praticien doit aller vers les tensions en jeu et ses indices. Il s'agit d'entrer en contact avec de nouveaux modes de présence psychique, avec des sujets qui n'ont pas de demande d'aide ex-

plicite. Ceci permet de décrire un des rôles actuels de l'intervenant (psychologue ou clinicien de l'éducation, par exemple) au cœur de nouvelles interactions.

Le chapitre 5 reprend « Le problème du changement institutionnel et la contenance des souffrances ». La notion de contenance est mise au travail dans l'exemple d'un groupe de professionnels ; deux temps de cette contenance sont décrits à partir du « cas » Kevin : des thèmes centraux sont abordés, comme le lien du soin avec l'éducation, les changements d'alliances inconscientes avec les parents, l'attention et l'inquiétude perceptible dans le groupe de professionnels, qui permettent à Kevin d'évoluer. Le rythme et la durée du groupe d'analyse sont abordés. Un autre exemple de recherche avec les entretiens portant sur des malades en coma et le type d'angoisse mobilisé chez les soignants est décrit.

« Les dispositifs d'accueil de la souffrance et la précarité des liens psychiques » : dans ce chapitre, la question de la précarité des liens psychiques est développée. En effet, le clinicien est conduit à travailler dans des lieux et avec des personnes, adultes, adolescents ou enfants en souffrance chez qui la demande d'aide ou de soin n'existe pas. « Le travail du lien » domine : il s'agit de penser les tensions qui se transmettent dans des liens précaires où la réalité psychique doit émerger d'une indifférenciation primitive, où le sujet et l'autre ne sont pas encore séparés.

Des souffrances archaïques, non dites comme telles, sont actives chez ces personnes, qui présentent les caractères

d'un lien primaire : indifférenciation, passage de l'angoisse par de multiples voies somatiques, sociales, corporelles, à la différence de défenses plus construites. Les dispositifs (et non pas les cadres) seront alors, selon D. Mellier, une offre de contenance qui conduisent à un « accrochage » bien différent d'une demande liée à une conflictualité précise. Ces dispositifs viennent filtrer, organiser, contenir ces tensions individuelles et de groupe qui se passent de réalité psychique au départ. Le lien d'équipe apparaît alors comme ce qui va permettre de changer la situation. L'opérativité de la notion de contenance est démontrée. Le groupe et la métaphorisation des situations qui adviennent permettent de se représenter, de dire, de penser la personne en souffrance. Celle-ci est ainsi délestée de l'engluement où elle est plongée et qu'elle fait vivre aux proches ou aux équipes.

Dans le chapitre 7 – « Violences, rage et enveloppe : les limites du travail de contenance » –, la rage individuelle est prise comme exemple pour penser une crise possible des sujets accueillis en institution. L'approche de la rage comme dimension narcissique et omnipotente individuelle se double d'une approche intersubjective. Elle est le test de l'épreuve d'un amour inconditionnel impossible, mais la rage comporte aussi un appel à l'objet, ici une équipe possible.

La rage, définie comme « affect limite », est confrontée aux réflexions de W. Bion, H. Kohut ou de D. Winnicott. Elle renvoie, comme l'écrit l'auteur, aux premières différenciations « des espaces psychiques nécessaires à la construction des enveloppes psy-

chiques du Moi-Peau » pouvant résonner avec des zones de confusion propres à l'équipe. La rage dédifférencie, rompt les frontières et interpelle alors la cohésion de l'équipe. Les exemples proposés, venus de dispositifs d'analyse des pratiques, montrent la nécessité de mettre en mots ce qui est attaqué, pouvant alors faire surgir dénis ou alliances refoulées chez les professionnels travaillant ensemble.

« Un chemin » conclut l'ouvrage : l'auteur insiste sur ce qui reste permanent et finalement subversif face aux changements des lois, de l'organisation et dans les nouveaux réseaux institutionnels (avec l'évolution de la place des familles, par exemple). La perspective historique montre la nouveauté de cet objet, la réalité psychique d'une équipe et sa force de résistance envers les protocoles et la rationalisation. D. Mellier revient sur les concepts qu'il a privilégiés : l'équipe étant toujours reliée aux personnes accueillies, le dispositif local comme offre de contenant, sa temporalité au présent et sur le long terme, l'appareil psychique d'équipe, les généalogies institutionnelles. Par l'associativité des points de vue de professionnels autour d'un même accueilli, l'analyse des pratiques montre comment le groupe de professionnels peut se constituer en équipe à certaines conditions.

Cet ouvrage est très utile et pertinent : à partir d'un socle clairement référé aux métapsychologies cliniques et psychanalytiques groupales, il s'ouvre à d'autres modèles possibles. Il se démarque des analyses sociologiques et institutionnelles et permet

de penser de nouvelles articulations pour la formation ou la recherche. L'équipe est saisie à partir de ses liens de groupe, des sujets accompagnants ou accompagnés, du cadre et de l'institution dont elle fait partie.

Cette recherche concerne tout clinicien et, bien sûr, les enseignants ou les formateurs reliés aux sciences de l'éducation et de la formation, membres d'équipes qu'ils font vivre. La réflexion proposée dépasse les frontières professionnelles : elle s'inscrit dans des contextes sociaux et institutionnels et guide le lecteur dans la compréhension de la réalité psychique d'une équipe. Le livre définit le cadre, l'appareil psychique de groupe et d'équipe et les liens qui y fonctionnent. L'inconscient est reconnu comme actif dans la dimension groupale qui est première et demande à être pensée.

Cet ouvrage, d'une écriture vivante, est nourri de nombreuses références théoriques, anciennes et actuelles, qui montrent la richesse de l'équipe, considérée du point de vue psychanalytique. Il intègre des options cliniques variées dans un esprit non exclusif : à la lecture de cet ouvrage, les praticiens ne se sentent pas seuls mais en groupe (!) et dans une histoire. Les recherches de D. Mellier sur la petite enfance, en crèche et avec de nombreuses équipes pluridisciplinaires donnent corps à des questions vives et à la réflexion théorique.

Les exemples montrent concrètement comment les conflits ou les attirances entre personnes ont une fonction groupale : on perçoit comment ce mode d'analyse permet des résultats que le travail individuel ne pourrait

donner seul. La notion d'équipe est complexe et demande à être construite : l'ouvrage montre comment elle transforme les façons d'analyser, par exemple le statut de notions centrales telles les pulsions ou les relations à l'autre. L'ouvrage navigue donc entre les enjeux théoriques d'une véritable clinique institutionnelle et les situations proposées qui proviennent de la pratique de l'auteur.

Beaucoup de questions sont posées : par exemple sur les référents en équipe éducative, ou sur la séduction-couplage en jeu entre un accueillant et un accueilli, ses causes ou ses effets institutionnels. Ces éléments mis au travail introduisent de la pensée, des notations permettent au chercheur et à l'intervenant d'entrer et de faire des liens avec cette perspective encore trop peu connue. Ainsi le cadre ou l'institution ne sont pas le dernier mot : il n'ont de sens que par l'équipe qui est tissée de groupes, dans leur complexité. En effet, l'équipe, qu'elle soit éducative ou thérapeutique, est encore trop peu conçue dans sa réalité psychique.

Jean-Marie Weber Ruzhena Voynova

Le décrochage scolaire : un processus de constructions et déconstructions

Pascaline Tissot

Weber, J.-M. et Voynova, R. (2021). *Le décrochage scolaire : un processus de constructions et déconstructions*. Paris : Champ social.

« Rencontrant des enseignants dans leur désir d'être, de connaître et de transmettre, la plupart des jeunes ont pu découvrir que le savoir constitue un moyen de se libérer, de se construire comme sujet, de s'humaniser comme être de désir » (p. 175). En concluant leur ouvrage sur ces mots pleins d'espoir, Jean-Marie Weber et Ruzhena Voynova font le choix de la psychanalyse pour nous rappeler que, par-delà les nombreux dispositifs de raccrochage mis en place par les politiques éducatives, la construction du sujet est avant tout une question de rencontre, de désir et de langage. Ce livre, dont Ilaria Pirone précise dans la préface qu'il n'est pas un autre livre sur le décrochage scolaire mais un livre autre, embarque le lecteur dans un voyage au cœur des processus psychiques d'accrochage, de décrochage et de raccrochage à l'Autre. En considérant le processus de décrochage scolaire comme un symptôme, les auteurs soutiennent

l'hypothèse que « la décision ultime de quitter l'école, qui signe le refus du scolaire, s'avère souvent un acte du sujet » (p. 27). À partir de l'analyse de récits singuliers de lycéens, ils abordent les concepts de pulsion de mort et de jouissance pour mettre en perspective la vérité d'un sujet et son rapport au(x) savoir(s). Ce parti-pris de la singularité dans la présentation de trajectoires d'adolescents donne l'impression au lecteur de réellement rencontrer ces lycéens alors même qu'ils ne sont jamais nommés. Par ailleurs, les élaborations théoriques qui en découlent permettent à chacun (enseignant, formateur, éducateur, chef d'établissement, chercheur) d'ouvrir un peu plus la porte de sa propre pensée. À la question du décrochage, ce livre apporte des pistes de réflexion, elles aussi singulières, pour aider les professionnels à accompagner les jeunes vers la sortie de ce que nous appelons communément la spirale de l'échec et que les auteurs définissent comme un processus de « répétition du ratage » (p. 175). Pouvoir écouter l'erreur, le malentendu, la provocation permettrait d'entendre quelque chose de ce qui a conduit le jeune à cet acte de décrochage.

Le livre débute par la présentation du projet de recherche *SDropSy* « *School Drop-out as symptom of relation to knowledge* » mené par les auteurs à l'université du Luxembourg. « Comment le jeune s'est-il construit en tant que sujet au travers de rencontres pour qu'il aboutisse à cette impasse conduisant au décrochage scolaire ? » (p. 22). Voilà une des

questions qui a animé les auteurs à l'origine de ce projet. Loin de vouloir entreprendre une énième recherche sur les causes du décrochage scolaire, ils ont cherché à comprendre si le départ prématuré de l'école de certains adolescents était « vraiment "un choix" » (p. 21). Pour ce faire, et afin d'écouter les trajectoires scolaires sous l'angle du rapport au savoir conscient et inconscient, ils ont analysé une série d'entretiens menés auprès d'élèves de deux lycées luxembourgeois : un lycée « classique » et un lycée « pour jeunes adultes » accueillant des jeunes en reprise d'études.

Les neuf chapitres suivants s'organisent en trois temps, évoquant ainsi l'image d'un sablier : institution – sujet – institution. L'analyse des problématiques traversant l'institution se resserre autour d'une réflexion sur le sujet-adolescent pour ouvrir sur des propositions institutionnelles d'accompagnement des adolescents et de formation des enseignants.

Dans un premier temps, les auteurs évoquent le décrochage scolaire en tant que phénomène social et tracent les contours des tensions qu'il met à l'œuvre dans l'école. « Qu'est-ce que l'école ? » : c'est sur cette vaste question que s'ouvre le deuxième chapitre. Après avoir resitué le sens de l'école dans sa mission institutionnelle, ils abordent la difficulté du métier d'enseignant à l'intersection d'une place institutionnelle (le statut), d'un devoir de transmission (la fonction) et de la subjectivité avec laquelle chacun

assume ses fonctions (le rôle). L'intérêt de débiter ce chapitre par cette organisation ternaire réside dans le fait de la mettre en perspective avec le *schéma L* de Lacan pour montrer le nécessaire travail de subjectivation du métier d'enseignant.

Dans un deuxième temps et durant six chapitres, les auteurs concentrent leur réflexion sur le rapport au savoir du sujet et sa dynamique de construction, déconstruction, reconstruction. Ils évoquent notamment la façon dont le savoir intime, en partie insu, oriente pourtant le sujet dans le choix d'objets de savoirs scolaires. En s'appuyant sur l'analyse des entretiens avec les lycéens, ils montrent comment le sujet échappe parfois aux dispositifs pédagogiques pensés pour lui et décrivent les processus psychiques à l'œuvre dans le décrochage scolaire. Face à la récurrence, dans les propos des jeunes interviewés, d'une mise en concordance de l'échec scolaire avec la période adolescente, les auteurs questionnent le rôle de l'institution dans la quête identitaire que connaît tout adolescent. Dans une école, présentée comme une passerelle entre la scène familiale et la scène sociale, il s'agit de comprendre comment la métaphore paternelle, permettant de sortir de la complétude, se déploie sur la scène scolaire. Le symptôme constitutif des difficultés scolaires est alors à entendre dans un rapport au collectif mettant en jeu l'adolescent, la famille, l'institution et les enseignants. Les

auteurs affirment que « réussir le parcours scolaire dépend de la réussite de la transition adolescente » (p. 85). Puis, dans un déplacement des récits d'adolescents vers des récits d'enseignants, ils relatent la complexité de la rencontre avec les jeunes. Être en capacité d'accueillir ce qui se dit, mais aussi d'entendre ce qui est tu, engage la responsabilité des adultes dans ce métier que les enseignants interviewés qualifient, à la suite de Freud, de métier impossible. L'analyse des entretiens montre que le discours des enseignants sur l'échec scolaire bute sur un point saillant : le rapport à la jouissance des élèves-adolescents. Dans cette continuité, les auteurs ouvrent une discussion sur la pulsion de mort à l'œuvre dans le processus de répétition. La répétition – qui se loge dans les *acting-out*, l'absentéisme, les conduites addictives – est une source de jouissance qui risque d'enfermer l'adolescent dans l'errance. Identifié comme « un retour du refoulé non historisé qui insiste et ne trouve pas à se lier » (p. 110), ce qui se répète est un message en acte adressé à l'Autre, message contenant un questionnement sur le manque et ne parvenant pas à trouver d'espace de symbolisation. C'est alors le rôle de l'école dans sa fonction de réaffirmation de la Loi qui est interrogée. Les auteurs décrivent une « fonction formative » intervenant dans la transmission de l'ordre symbolique, fonction qui permet aux jeunes d'accepter la perte de complétude pour sortir d'un cycle de « répétition de ratages » témoignant d'un « symptôme de séparation qui

n'a pu se faire adéquatement » (p. 120). Les allers-retours entre récits singuliers et élaborations théoriques, présents tout au long de l'ouvrage, sont particulièrement éclairants dans ce passage sur la répétition. Enfin, à l'appui de ces éléments, Jean-Marie Weber et Ruzhena Voynova proposent une réflexion sur le processus de décrochage comme symptôme et comme acte en interrogeant les impasses du ratage à partir de ce qu'ils nomment le « point zéro » (p. 130), point à partir duquel le jeune se constitue en tant que sujet singulier et qui n'est pas sans rappeler le « point d'où » travaillé par Philippe Lacadée (2007). « *Wo es war, soll Ich werden* » (Freud, 1933/1984, p. 110) : pour que le sujet advienne et soit responsable de sa position de sujet (Lacan, 1966), les auteurs affirment la nécessité pour le jeune « d'apprendre à nouer différemment les dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire » (p. 143).

Dans un troisième temps, toujours au plus près de la singularité des récits et à partir des élaborations théoriques déployées sur le nouage R.S.I et la question du symptôme/sinthome dans la fonction d'accompagnement, les auteurs émettent des propositions de dispositifs institutionnels en direction des adolescents, dispositifs qui les aideraient « à travailler le rapport au savoir » (p. 147). Permettre au jeune de border le Réel en ménageant une place à l'espoir et à l'illusion, l'autoriser à occuper une place de sujet, « faire avec le nouage du

jeune » (p. 156) pour rencontrer l'autre dans un Réel en partage, telles sont certaines de leurs préconisations. Loin de s'arrêter là, ils font aussi des propositions pour la formation des enseignants en présentant des dispositifs institutionnels favorisant l'écoute et la circulation de la parole et nous invitent à nous interroger sur la place du tuteur à partir des questions de transfert et d'éthique. L'ouvrage se termine sur la mise au travail de la dimension paradoxale de la position de l'enseignant dans le lien de transmission. Sous le terme de « didactique clinique » (p. 162), ils rappellent que lorsque l'enseignant transmet des contenus scientifiques, il transmet également une part de son propre rapport au monde. Occuper une position subjective pour que le désir de transmettre rencontre celui d'apprendre, construire du lien social, être créatif, sont alors autant de pistes de formation pour que les futurs professionnels puissent « soutenir les adolescents bouleversés par le pulsionnel » (p. 168).

En articulant des références théoriques pointues et de nombreux exemples de situations scolaires, ce livre est un guide précieux pour permettre aux enseignants de s'aventurer dans la rencontre avec les adolescents. Rencontrer l'autre, un enseignant, un adolescent, c'est construire un lien subjectif. Les nombreuses propositions d'accompagnement des adolescents et aussi de formation des enseignants identifient bien ce point d'accordage subjectif à partir duquel une « vraie » rencontre est possible. S'il est difficile de rendre compte de la

densité théorique et de la justesse des analyses cliniques des récits, chacun trouvera au fil des pages, des points d'appui pour relancer sa pensée, afin que les réponses que nous adressons aux adolescents restent avant tout des questions qui nous animent.